

Études littéraires africaines

Entretien avec Fiston Mwanza Mujila, dit Fiston Nasser

Dominique Ranaivoson



Numéro 27, 2009

Lubumbashi, épicentre littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1034305ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1034305ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ranaivoson, D. (2009). Entretien avec Fiston Mwanza Mujila, dit Fiston Nasser. *Études littéraires africaines*, (27), 46–54. <https://doi.org/10.7202/1034305ar>

ENTRETIEN AVEC FISTON MWANZA MUJILA,
DIT FISTON NASSER
PROPOS RECUEILLIS PAR DOMINIQUE RANAIVOSON¹

– *Fiston Mwanza Mujila, vous êtes né en 1981 à Lubumbashi, vous y avez fait toutes vos études de lettres et vous y vivez toujours. Vous êtes donc ce que l'on pourrait appeler un « vrai » Lushois. Pourriez-vous tenter une définition de ce qu'est aujourd'hui un jeune « Katangais » ?*

– J'éprouve de la peine à répondre de front à votre question. Je suis né à Lubumbashi, j'y ai fait toutes mes études, j'y vis toujours, je n'en disconviens pas. Mais ça me semble insuffisant pour circonscrire une identité. J'ignore jusqu'à quel degré je suis lushois ou le contraire. Je pense que c'est un sujet d'actualité, la question de l'identité. Est-elle liée à la terre ? À l'histoire ? Aux expériences qu'on charrie ?

Je dirai personnellement que je suis et je ne suis pas « un vrai Lushois ». « Vrai Lushois » parce que lié par l'histoire, la terre, la langue, la « culture », s'il existe une culture lushoise, mais moins lushois de par mon bagage intellectuel et littéraire. Je vis à Lubumbashi mais j'ai été à Kinshasa, à Kisangani et à l'étranger où j'ai rencontré des artistes de divers horizons qui ont sûrement influencé mon « identité-racine ». Aussi, grâce à la technologie, il se trouve qu'on brise les frontières et qu'on accède à une culture, une connaissance mondiale... Je trouve qu'on ne peut pas être un vrai Lushois ou un vrai Katangais (mais on peut allonger la liste avec les Kinois, les Kasaiens, et tous ces termes qui veulent définir au plus près mais qui enferment), d'autant que ces catégorisations fonctionnelles ouvrent la voie à des regards et des comportements qui peuvent être utilisés et aboutir à des catastrophes. Je ne récusé pas le fait d'appartenir à une histoire, une terre, une culture, je suis enraciné dans cette ville, je parle le swahili, mais nous vivons à une époque qui fait de nous des hybrides, quitte à négocier avec des appartenances multiples et parfois contradictoires. Je me pense homme.

– *Vous êtes un jeune créateur, à la fois poète, nouvelliste, dramaturge et très proche des plasticiens de la ville, avec une expérience d'« écriture plastique » en 2007. Comment vous situez-vous en tant qu'artiste : êtes-vous encore en train de chercher votre genre de prédilection ou ce carrefour des genres vous plaît-il et pourquoi ?*

– Je construis mon identité en cherchant à échapper aux frontières tracées par la critique. Je m'intéresse à des disciplines artistiques telles que la peinture, la sculpture, le rap, le cinéma... qui me dictent une autre façon d'approcher la littérature, qui est mon terrain familier. Je ne cherche pas un genre de prédilection car pour moi l'écriture est une dynamique. Elle varie au fil des lectures, des contacts...

¹ Fait à Lubumbashi en novembre 2008.

J'ai commencé par écrire de la poésie, avec *Prière aux dieux*, mais, me rendant compte que le genre restait dans un créneau étroit, je suis passé à la nouvelle et au théâtre. Mais les frontières restent très floues car quand un texte mûrit puis jaillit en moi et hors de moi, je ne me pose pas la question de sa catégorie. Le dernier texte, *Dehors*, qui est un monologue dramaturgique, peut aussi être lu comme un poème, alors que *Et les moustiques sont des fruits à pépins* se présente sans ambiguïté comme une pièce. Elle a fait l'objet de lectures scéniques à Kinshasa et sera publiée bientôt.

L'important reste de travailler la langue à ma manière... Je me suis intéressé, tout particulièrement, à la peinture et à la sculpture, d'abord pour contourner les difficultés liées à l'édition et donner une autre dimension à l'écrit. Je détourne la technique du collage, courante chez les plasticiens, et mes textes se retrouvent sur des sculptures et des toiles ou juste collés aux murs lors des expositions. Ils sont sculptures... Ils sont toiles... Parallèlement, lors de mes travaux avec les plasticiens, il m'arrive de considérer une sculpture comme un poème, ou une pièce de théâtre et une peinture, comme une sculpture.

– *Un des premiers prix de votre jeune carrière récompensait, en 2002, la nouvelle « Les funérailles d'Ignace d'Antrian », où un narrateur invoque tour à tour Victor Hugo, Lumumba et Luther King. Dans le dernier texte, la nouvelle « Un corps vide », publiée dans les Chroniques du Katanga, le personnage déclame le Cahier d'un retour au pays natal et Les Bucoliques. Ces silhouettes font de vos textes d'étonnants lieux de carrefour où les références semblent se tisser, voire se superposer. Avez-vous le recul nécessaire pour discerner les motifs qui vous ont poussé à écrire et pour évoquer les modèles littéraires et esthétiques qui se sont imposés et s'imposent à vous ?*

– Ma venue à l'écriture coïncide avec ma crise d'adolescence et certaines questions existentielles qui m'assaillaient. L'expression littéraire s'est présentée – si je ne me trompe pas – comme une fuite en avant, une sorte d'exil, une forme d'expiation... Je m'identifie à mes personnages. Je me retrouve dans leurs carcasses d'existence. Ils me prêtent leurs saloperies de vie que je reconstruis et reconstitue à bon escient. Ils ont toujours la bouche pleine et sont au bord de la vie comme moi à mes heures perdues.

J'ai un faible pour Tchicaya U Tam'si, Sony Labou Tansi, Rimbaud, Césaire, Miguel Asturias, Édouard Maunick, Lagarce, Koltès, Gabriel García Marquez, les surréalistes français... Je tire aussi bénéfice des rencontres avec les autres créateurs congolais, les « amis du Libre-écrire » à Lubumbashi et ceux du « Tarmac des Auteurs » à Kinshasa.

Enfin, l'accès à Internet me permet d'entrer en relation avec de nombreux écrivains, en particulier Didier de Lannoy qui, depuis la Belgique, développe un réseau en ligne de lecteurs et de créateurs. Tout cela, sans m'influencer directement, stimule mon imagination, m'ouvre à divers modèles.

– *La réalité sociale et économique du Katanga comme du Congo tout entier est difficile, chaotique, caractérisée par une violence aux formes diverses mais omniprésente. Est-ce elle qui est inscrite dans la langue de vos « poèmes syphilitiques » qui « se promènent*

avec des armes à feu » (extrait du recueil Prière aux dieux), dans le torrent des termes issus de registres aussi divers que les mathématiques, la Bible, la médecine ou diverses langues ?

– Je considère que tout mot peut participer à l'architecture d'un texte et que c'est archaïque de dire que tel mot est plus littéraire que tel autre. D'où la présence des équations mathématiques et d'un lexique qui relève de la chimie, de la physique, de la médecine... J'essaie de re-fabriquer cette réalité au travers d'une langue que je bats comme le fer.

– Est-ce un climat propice pour le jaillissement de mots et d'images ? En quoi l'écriture est-elle un rempart contre l'anéantissement, une arme de reconstruction, un porte-voix auprès de l'extérieur ? Finalement, l'écriture se nourrit-elle de la violence pour devenir violence elle-même ?

– Le climat peut fournir indéfiniment thèmes et situations mais peut aussi vous sevrer de l'inspiration par crainte de représailles ou à cause du caractère insoutenable des événements. Les mots glissaient de mes mains à Kisangani, où j'étais allé pour une activité littéraire alors que la guerre encerclait en permanence les gens. L'écriture est à la fois une muraille contre l'anéantissement et un moyen de reconstruction, d'abord pour l'écrivain aux prises avec ses émotions, ensuite pour ses potentiels lecteurs... J'écris d'abord pour me reconstruire, mettre en ordre des pensées confuses et parfois destructrices, rendre compte de cet environnement agressif, mais de manière oblique, codée. L'écriture devient ainsi plus libre que la parole, même si elle affronte la question de sa diffusion. Aujourd'hui, je ne pense pas que l'écrivain puisse être un porte-voix ou un prophète ou un messenger... encore moins remplacer les journalistes. L'écriture se nourrit de la violence parce que c'est sa façon à elle de la toiser. Elle ne devient pas violence, loin de là. Je n'ai jamais entendu qu'un poème ait fait un coup d'État, qu'un roman soit entré en rébellion ou qu'une pièce de théâtre ait réussi à truquer les élections.

– La ville de Lubumbashi a le privilège de compter à la fois une université, des cercles littéraires, des associations de poètes, plusieurs bibliothèques, le très actif Centre culturel francophone, la Halle de l'Étoile. Elle est aussi la ville de Georges Ngal, Mudimbe, Julien Kilanga, devenus célèbres à l'étranger. Cet environnement, ces prestigieux aînés, favorisent-ils la création ? Y a-t-il dans les lieux et la trace laissée un stimulant ? Trouvez-vous des maîtres, des amis, ou les encouragements viennent-ils de l'extérieur, et sous quelles formes ?

– Le simple fait de posséder toutes ces structures ne suffit pas à impulser et à maintenir le dynamisme culturel. Les turbulences politiques ont sensiblement altéré le paysage artistique, entraînant le départ de professeurs et d'écrivains, empêchant les contacts avec la lointaine Kinshasa. Le Centre culturel français, suite au pillage de 1991, a attendu presque 14 ans pour reprendre ses activités. Que dire des bibliothèques qui n'étaient pas assez alimentées, des cercles littéraires et des maisons d'édition qui étaient voués à leur triste sort ?

Heureusement que les artistes, les opérateurs culturels ainsi que les critiques littéraires n'avaient pas attendu la fin des hostilités pour continuer à s'exprimer au travers des festivals, des publications, des rencontres littéraires... Les efforts et les initiatives durant ces périodes troubles arrivaient de partout.

Aujourd'hui, en dépit de son isolement, la vie artistique reprend avec des lieux comme la Halle de l'Étoile et les partenariats avec des structures françaises, et des événements, festivals, expositions, soirées poétiques, concerts, rencontres théâtrales. Quelques réalisations récentes sont signe de regain et source d'encouragement : la publication des *Chroniques du Katanga* (recueil de nouvelles de 14 auteurs dont la plupart étaient publiés pour la première fois), un colloque à l'université en hommage à Georges Ngal, l'inventaire du patrimoine architectural de Lubumbashi débuté en 2005, l'ouverture, à la Faculté des Lettres, du département des Lettres et Civilisations Congolaises sous l'impulsion du Professeur Mulongo.

Mais des séquelles de fatigue persistent au niveau de la création littéraire. À mon humble avis, l'écriture a besoin d'un peu plus d'énergie et de moyens, surtout à sa base. Il faudrait tenir réellement compte de la nouvelle génération. Cela me semble primordial si on tient à ce que d'autres Mudimbe, d'autres Ngal et d'autres Kilanga voient le jour. Aujourd'hui, les contacts avec les aînés sont des plus réduits et la population est fascinée par autre chose que la littérature, la musique, par des filières considérées comme plus prestigieuses... Les encouragements de l'extérieur que sont les ateliers d'écriture et les résidences sont rares et les écrivains, pris dans un quotidien tyrannique, semblent peu disposés à s'asseoir autour d'une table. L'édition est assez difficile... Dans un tel climat, écrire revient presque à aboyer dans le désert et il faut lutter contre le repli et le sentiment d'incompréhension.

– Lubumbashi et le Katanga sont associés, dans l'imaginaire européen, à une histoire glorieuse puis tumultueuse, aux images de la prospérité suivies par celles du déclin économique, à celles de la colonisation, de la sécession, de la « reprise »... En vivant dans un présent qui s'éloigne de cette époque, pouvez-vous dire en quoi la mémoire oriente l'imaginaire, comment l'histoire nourrit ou non la fiction et si l'on pourrait qualifier à ce titre la littérature katangaise contemporaine de « postcoloniale » ? Les jeunes artistes se sentent-ils concernés par ces passés ? d'autres faits sont-ils venus depuis inscrire d'autres lignes de faille qui, elles, sous-tendraient aujourd'hui les arts ?

– Les écrivains nés après 1960 passent sous silence la période d'avant l'Indépendance, qui ne constitue pas un repère temporel puisque d'autres failles très récentes ont bouleversé la société. Les écrivains qui n'ont pas la culture de la célébration et sont immergés dans un présent tellement envahissant... ils campent leurs personnages soit dans une époque contemporaine, soit dans une période anhistorique. Il y a manifestement un désir d'amnésie et une tendance à ne regarder que le présent, jusqu'à offrir une littérature de témoignage sur les mines, la guerre, l'amour, la misère dont le cadre est Lubumbashi même ou un espace éclaté. Curieusement, les plasticiens ont une tout autre démarche puisque certains creusent dans le passé. Deux expositions récentes ont suivi ce schéma : « Congo, d'une vie à une autre » avec le

sculpteur Prince Tshime et le peintre Thonton Kabeya qui retraçait l'histoire du Congo ; « Traces et Oublis » a réuni, dans la Galerie d'art contemporain du Musée National de Lubumbashi, divers plasticiens dont les photographes qui partent aussi sur les traces du passé : Sammy Baloji avec le paysage minier de la Gécamines, Gulda avec les devins traditionnels, Douglas et le royaume de Bunkeya...

– Avez-vous des liens ou des affinités avec d'autres écrivains de votre génération ? Pourrait-on dresser un portrait de ces jeunes Katangais doués à la plume acérée ? Y aurait-il des styles, des thèmes, des postures communes ? Qu'en est-il, par exemple, de l'écriture dite « engagée » : est-ce que les jeunes sont prêts à soutenir des causes, et lesquelles ?

– Parmi les rares jeunes qui publient, je ne suis en contact qu'avec Ramcy Kabuya². J'entretiens aussi des relations étroites avec des jeunes qui n'ont aucune publication, mais qui sont assez mûrs dans leur manière d'écrire. Je pense particulièrement aux membres du « Libre-écrire » qui, chaque samedi, se réunissent autour d'un thème et organisent chaque mois des veillées-lectures. Je ne sais pas ce que signifie « l'engagement ». Le terme a été utilisé et réutilisé au cours de l'histoire, à telle enseigne qu'il est teinté de toutes les couleurs. Je dirais tout simplement qu'ils ont conscience de leurs mots et misent sur leur portée. Ils n'écrivent pas pour soutenir des causes, mais pour dire leur monde tel qu'il se présente, sans mâcher les verbes. Ce n'est pas Hugo écrivant *Les Châtiments*, ni Sartre... Les époques et les champs de bataille ne sont pas les mêmes pour parler de l'engagement quoique, ici ou ailleurs, les cadavres aient la même odeur. Le seul besoin de *dire* oriente l'écriture vers le témoignage, l'écriture de circonstance. Parfois ce besoin se négocie au travers d'une langue assez travaillée...

– Vous avez été lauréat de concours, bénéficiaire de séjours de résidence d'écriture au Congo, en Belgique et en Allemagne. Sentez-vous une attente spécifique dans les instances étrangères, qui ferait de vous l'artiste africain de service et, dans ce cas, comment se soustraire aux pressions silencieuses pour développer thèmes et formes personnels tout en tirant avantage du soutien accordé ?

– J'ai participé à de nombreuses activités au Congo et à l'étranger, entre autres à Kinshasa en divers lieux en 2007 et 2008, à Kisangani, à Nairobi en 2006, en Belgique en 2007 et en Allemagne en 2008. Jusqu'à maintenant, il n'y a aucune attente spécifique qui ferait de moi une machine à écrire. Je sais que ça peut venir avec le temps. J'écris librement sans me préoccuper des sélections dont je ne connais pas les critères et suis simplement étonné et encouragé quand mes textes sont lus, retenus, montés, et donc appréciés.

² Ramcy Kabuya, « Et que suis-je maintenant ? », dans *Chroniques du Katanga*. Éd. par D. Ranaivoson. Saint-Maur-des-Fossés : Éditions Sépia ; Lubumbashi : Halle de l'Étoile, 2007, p. 101-114.

– *Le réseau des écrivains francophones est traversé par de vives revendications qui visent à sortir écritures et écrivains des identités ghettoïsantes et qui font dire à Nimrod que « l'écrivain francophone est une hérésie »³. La position d'« écrivain africain venant d'un pays en guerre » risque d'être une catégorie lourde à porter. Comment éviter de se faire piéger par ces débats concernant des identités qui clarifient le paysage pour les Européens, mais qui enferment les auteurs dans leur région d'origine et l'ensemble des stéréotypes qui lui sont associés ?*

– C'est impossible d'éviter ces pièges aussi longtemps qu'on est politiquement et littérairement dépendant de la France. L'écrivain africain et francophone doit répondre aux critères institués par le centre pour accéder au statut d'écrivain. C'est la dynamique du centre et de la périphérie qui fait de Paris le centre de légitimation. La question, il me semble, dépasse le champ littéraire. Si l'Afrique légitimait ses écrivains, cette question se serait posée autrement. J'adhère à ces revendications, mais je pense qu'étant écrivains, nous devons composer avec l'Afrique, c'est-à-dire nos gouvernements respectifs, même si cela paraît utopique. Quelle place l'Afrique accorde-t-elle à ses écrivains ? Si elle pouvait leur accorder des distinctions, des maisons d'édition valables, des bourses d'écriture, des réseaux de diffusion et de circulation de la matière littéraire... On est obligé de passer par la France pour lire un écrivain du Sénégal ou du Mali... La France à elle seule compte des prix et des prix littéraires. La question est politiquement incorrecte. Combien d'écrivains africains – à part les Senghor et les Birago Diop – sont enseignés et encore, en filigrane ? Dans cette situation, je n'ai rien à reprocher à la France, aussi longtemps que l'Afrique ne fait rien de ses écrivains... Je fais cortège à toutes ces revendications et félicite les initiatives privées comme les chantiers d'écriture qui contribuent à la formation de l'écrivain : le « Tarmac des Auteurs - Contemporanéité africaine », « Les Bédjarts » et la SITHEF au Congo, « Les Récréâtrales » au Burkina Faso, « Le Chantier Panafricain d'Écriture Dramatique des Femmes » en Côte d'Ivoire...

– *Dans ce contexte, l'intégration dans le réseau des écrivains « africains » a-t-elle encore une pertinence ?*

– Je crois que, plus que l'intégration dans les réseaux d'écrivains francophones, il importe de s'ouvrir au monde, au-delà d'avoir une langue en partage. C'est important de rencontrer les artistes, pas seulement les Africains ou les Francophones... Je pense qu'il faut qu'on ouvre les mondes, comme cela se fait en arts plastiques ou lors de certaines compétitions sportives. Vous trouvez des peintres, des sculpteurs de toutes langues et nationalités qui exposent aux quatre coins du monde. Bien sûr que la langue se pose en barrière, mais à nous de l'escamoter. Lubumbashi jouxte la Zambie, l'Angola, la Namibie, le Zimbabwe, le Botswana, la Tanzanie, mais il n'y a pas une activité

³ Dans Le Bris (M.) et Rouaud (J.), dir., *Pour une littérature-monde*. Paris : Gallimard, 2006, p. 234.

littéraire avec ces pays ! Je pensais que la pratique de l'écriture n'était pas assez avancée dans certains pays, mais j'ai été déboussolé de rencontrer sur mon chemin de jeunes écrivains zimbabwéens comme Christopher Mlalazi, Simon Togara Muzanhamo... ou même kenyans avec Sheila Patel, Binyavanga Wainaina... avec leurs très beaux textes. C'est peut-être utopique, mais pourquoi ne pas essayer et créer des contacts avec eux, nous qui sommes coupés de Kinshasa et du reste du monde francophone en matière de littérature ?

Enfin, en marge de la littérature d'expression française mais dans le cadre régional, se développe une littérature en langue swahilie, souvent orale, qui compte beaucoup d'adeptes dont les principaux sont Mufwankolo, Nzembela... Elle se met au service des causes par des textes à valeur pédagogique. On peut également parler de la chanson (tradi-moderne, karindula, rap) comme expression littéraire, parce qu'il y a toujours un texte. Même si je ne me situe pas dans ces modes d'expression, j'y suis sensible car ils participent de cet élan créatif multiforme important.

– *Vous faites dire au personnage d'« Un corps vide » que l'homme est « l'écriture d'un silence » (p. 152). Pouvez-vous expliciter cette position ? Vos personnages sont taraudés par la mort, la leur ou celle, toujours violente, de leur entourage. Celle-ci est-elle exorcisée par l'écriture ?*

– L'homme est « l'écriture du silence » est une phrase qui s'applique à mes personnages, qui existent puisqu'ils ne peuvent pas se taire. Ils existent pour dire leur silence et le silence qui se forme autour d'eux... Et mon écriture, dans ses expressions parfois bizarres, tente de dire aussi, mais autrement, le silence qui pèse et encombre les gorges et les cœurs. L'écriture rapporte et sculpte la mort, mais aussi la révolte, la peur, le mensonge et bien d'autres sentiments.

*

Bibliographie

Roman

- *Tram 83*, inédit.

Théâtre

- *Et les moustiques sont des fruits à pépins*, inédit.
- *Te voir sur tes deux pattes ne fait que mettre de l'huile au feu*, inédit.
- *L'homme débarqua avec sa verve et son sourire amer et l'humanité changea et L'homme de boue*, monologues inédits.

Recueil de poèmes

- *Poèmes et rêvasseries de l'aube contractée, reconvertie et perpétrée dans l'arène des sépultures maudites...* (initialement *Prière aux dieux*). Madrid : Éditions Lingkua, coll. Extasis, 2008.

- *Dehors*, poème inédit.
- [Poèmes : « Les prestidigitateurs », « Prière d'un enfant-soldat » et « Inutilement »], dans *Résistances aux guerres*. Ouvrage collectif, 44 écrivains, coordonné par Paul Mathieu. Couverture illustrée par Gabriel Lefebvre. Rossignol (Belgique): Centre d'Animation globale du Luxembourg (CAGL), 2008, 144 p ; p. 103-107.

Nouvelles publiées

- *Les Funérailles d'Ignace d'Antrian*. Kinshasa : Centre Wallonie-Bruxelles / Bruxelles : Archives et Musée de la littérature, 2002, 9 p. (Prix d'« Entre les bras du fleuve Congo », 2002).
- « Un corps vide », dans *Chroniques du Katanga*. Éd. par Dominique Ranaivoson. Saint-Maur-des-Fossés : Sépia ; Lubumbashi : Association La Halle de l'Étoile, coll. Sépia Poche, 2007, p. 149-160.

*

Extrait du roman *Tram 83* (inédit)

Dans le chapitre intitulé « Éloge d'une nuit de transgression suivi de l'avenir du Tram, affaires diva la reine des chemins de fer et compagnie... », le narrateur évoque une nuit de transgression...

« Toutes les nuits n'ont pas la même chronologie de la bière, de la musique, de la danse, des filles-mères de la première fraîcheur, des brochettes à base de chien et de la folie... Ceux qui sortent la nuit connaissent l'intrigue disons la prosodie des événements, convulsion des circonstances, lugubres processions vers l'inconnu, entre multiples chorégraphies, danses et chansons populaires revues et tropicalisées, par exemple du ndombolo malaxé au nkila mogrosso series 2003 mélangé au kotazo version pigeon pigeon servi au coupé-décalé mi-kapuera mi-nkunku dindon assorti au kisanola au mokonianio au niekesse niekesse au kuluna kuluna... Parfois, vous débutez avec les filles-mères frelatées, vous enchaînez la danse poétique sur les grabats du bordel Vis-à-vis chez grand-mère Corps à Corps, vous prolongez avec du jazz, vous préfacez au vin chaud, vous dégustez du ragoût de chat aux olives, riz bouilli et pommes de terre au safran en pièces jointes des côtelettes de chèvre, vous fumez du chanvre indien, vous descendez au polygone de la mine de l'Espérance armés jusqu'aux dents... Les nuits sont un bonheur pour ceux qui savent en profiter, les vraies nuits sont longues et populaires, les vraies nuits sont toujours événementielles, les vraies nuits n'échappent plus à la corruption et autres coups bas, les vraies nuits puent la névralgie, les crachats et traumatismes de ceux qui construisent avec ou sans didascalies ce beau monde cassé... – C'est pendant la nuit que les géants de ce monde fabriquent avec les ardeurs de boulanger autodidacte nos déboires, rigolaient les filles aux seins-aubergines arc-boutées aux toilettes mixtes du Tram 83, avec leurs désirs de nous assouvir longs comme la mer, nous foutre la seconde mort, la géhenne, Apocalypse 19 verset 20, Apocalypse 20 verset 14, Apocalypse 21 vers le huitième verset ou mêmes les livres de Corinthiens... qu'elles étaient d'une

beauté inouïe et qu'elles reprenaient les mêmes psaumes – nous sommes chaleureuses, inventives, flexibles avec nos chairs qui vous inventent des bonheurs d'autres âges et qu'en cette matière vos femmes ne nous arrivent même pas à la cheville et qu'elles sont trop classiques et qu'elles ne savent pas faire danser la hanche et qu'elles ne savent plus bouger de la jambe gauche et qu'elles vous passent la nuit à vous demander l'argent de poche, minervals pour enfants, ceci cela alors que nous, nous sommes éternelles, nous nous offrons corps et âmes, juste le temps de vous pousser, vous traîner à l'extase... entre-temps les pourparlers sur les tarifs toujours revus à la hausse, mes jambes me lâchaient, envie de finir avec les plaisirs du bas-pays, ma bière qui revendique... et mon corps grouillant la nostalgie de poster, salir mon froc, transgresser... (poster=se délester=évacuer= télécharger=libérer sous caution=déféquer=chier) et pour ne pas sombrer dans la bêtise ou paraître moins grossier disons grand besoin ou même transfert pourquoi pas Western Union. »